

JOINT INTERNATIONAL CONFERENCES

10TH EDITION
EUROPEAN INTEGRATION
REALITIES AND PERSPECTIVES

5TH EDITION
THE GLOBAL ADVANCEMENT
OF UNIVERSITIES AND COLLEGES

False Psychology Treaty for Translators

Constantin Frosin¹

Abstract: The publication of a book containing translations of our great writers should not leave anyone indifferent, even less the experienced translators. By using objective criticism and based on examples from translations, we have chosen in this study to examine the feat, as we say, the feat of Annie Bentoïu, for the translation of Eminescu, for the reason that his translation of the *LAC* is resumed in 4 covers. This poem is viewed under the microscope by the translator's experience of more than 200 books, turned from all sides and seams, and commented. The criticism is sustained; the bad translation approaches are unraveled.

Keywords: Eminescu; translators; translations

Nous aurions pu intituler (directement) cette étude *Cinquante poèmes* (Eminescu, 2000) ou comment ne pas traduire Eminescu... La délicatesse nous en a empêché... Nous ne connaissons pas ANNIE BENTOÏU, nous savons que sa mère a été française, suisse plus exactement... Mais cela n'est pas évident, hélas ! En plus, ce livre est paru en 2000, quand MIHAI EMINESCU a été déclaré par l'UNESCO le Poète de l'Année. Le bel home/heaume/âge... Enfin, on y arrivera...

Pourquoi « Faux traité de psychologie » ? Pour la bonne raison que cette (modeste) étude n'a rien à voir avec un traité, d'autant moins un de psychologie (pas même en résumé !). Et pourtant, nous nous sommes toujours demandé qu'est-ce qui peut bien pousser certains traducteurs / certaines traductrices à s'en prendre à la mémoire de notre Grand Poète... Quel frein rongent-ils pour qu'un jour ils prennent le mors aux dents et la plume pour traduire (ou trahir ?) Eminescu ? Considèrent-ils que c'est un obstacle à absolument franchir, afin d'être couronné Traducteur ? Sont-ils hantés par la nécessité de le faire à tout prix ? A tort et à travers ?!

Pour traduire un tel Poète, il faut l'avoir lu dès son âge le plus tendre, puis avoir repris sa lecture de temps en temps, à bon nombre de reprises, pour le comprendre, le pardonner (quand il fait erreur ou quand il n'abonde pas dans notre sens) et puis, pour l'AIMER, au point d'éprouver le besoin impérieux et irréfragable de le dire dans toutes les langues, ou du moins dans celle que l'on connaît le mieux... A partir de ce jour-là, l'on ne peut plus tenir en place et les mains vous démangent d'entreprendre la réécriture des saintes écritures éminesciennes. J'ai bien dit *réécriture*, car il s'agit de le récrire, et non pas de le traduire au bas mot (sic !), puisqu'on le considère comme intraduisible...

Seulement, il faut attendre le moment de grâce, l'état alpha, lequel permet de se détacher de tout ce qui est, afin de s'attacher au seul, à l'unique EMINESCU !!! A ce moment-là, tous ses problèmes

¹ Professor, PhD, Faculty of Communication and International Relations, Danubius University of Galati, Romania. Address: 3 Galati Blvd, Galati 800654, Romania, Tel.: +40372 361 102, Fax: +40372 361 290. Corresponding author: constantinfrosin@univ-danubius.ro.

personnels, toutes les angoisses, insatisfactions, tous ses échecs et mécontentements, toutes ses frustrations personnelles se doivent de disparaître et le traducteur doit se laisser habiter par EMINESCU et personne d'autre !

D'habitude, ce sont les amoureux qui traduisent le mieux les poèmes d'amour, les philosophes (un tout petit peu ratés...) qui traduisent le mieux les poèmes philosophiques ou Cioran et ainsi de suite. Une femme récemment divorcée ne sera aucunement capable de traduire les superbes poèmes d'amour d'Eminescu, tout comme un amoureux (ou un amant heureux...) ne voudra jamais traduire *Mortua est, Memento mori*, pas même les *Lettres*...

On a dit que le meilleur traducteur du *LUCEAFARUL* (Hypérion) en anglais fut Cornel Popescu, un jeune homme de 19 ans, amoureux fou ou du moins épris de quelque idéal, y compris de beauté... C'est dans la logique des choses, finalement... Je doute qu'un vieil homme passé l'âge de 80 ans, puisse traduire un poème d'amour comme un jeune homme de 19 ou 20 ans...

Un bot (sic !) jour, il nous est tombé sous la main (puis sous la dent...) un livre a(g)noste de tous les points de vue, hélas ! Il s'agit d'un livre morose et maussade à la fois, de 230 pages, une traduction de 50 poèmes d'Eminescu par Annie BENTOIU, en français. Paru juste l'année où Eminescu a été déclaré par l'UNESCO, le Poète de l'Année... Cela en dit-il long ? Ou court, ou bref... ?! Une telle traduction ne pouvait-elle pas attendre des jours meilleurs ? Des lendemains qui chantent ?! La traductrice a-t-elle visé juste ?... Dans le mille... Elle a fait (d'un éléphant, une) mouche, en effet... Mais Eminescu n'y était pour rien, voyons...

Per farla breve / To cut it short, nous allons abrégé cette introduction et passer au fait, *id est*, passer au crible les faits et gestes (au sens de *gesta heroica*) de la traductrice. Un poème qui nous tient à cœur, est *LACUL / Le Lac*, et pour cause... Eh bien, nous n'allons pas nous demander quel était l'âge de notre Collègue quand elle a traduit (Lustucru !) ce poème (elle aurait mieux fait de le réécrire) ni quel était son état d'âme, Dame ! A-t-elle pu finalement damer le pion à Eminescu... A son plus grand dam !

La traduction française de ce superbe poème roumain débute sous les pires augures en français : le lac se trouve « au fond des bois », pourquoi donc ? Fallait-il traverser toute la forêt pour y parvenir ?! Ce vers de huit syllabes est rendu par un de sept (du reste, c'est la règle chez A B), alors que pour l'amour d'Eminescu, il fallait faire un effort et marcher sur ses brisées, sans briser l'unité et l'harmonie du vers éminescien... Le second vers, toujours de 8 syllabes, est rendu cette fois-ci par un vers de 6 syllabes, très maladroit et d'une veulerie..., enfin : « îl încarca » qui en roumain signifie *joncher, parsemer* ou tout simplement *orner*, devient chez A B *alourdir*, ce qui connote péjorativement *l'oppression*, comme si cette attente lui pesait, au poète / à l'amant... L'émotion de l'attente, des retrouvailles avec l'être aimé devient un poids sur le cœur, le renvoi à *lourd* et *lourdaud* fait saillie, hélas ! Et puis, chère Collègue, *lis jaune* signifie *belle-d'un jour, hémérocalle*... Vous pensiez peut-être à *lis d'eau, d'étang*, ça oui...

Après un premier vers de 7 syllabes, d'un deuxième de 6 syllabes, nous voilà ensuite en présence d'un troisième vers qui compte... 5 syllabes et, dans cette lignée, on pourrait s'attendre à ce que le 4^e vers compte... 4 syllabes... Et dire qu'Eminescu fut un Maître de la perfection poétique, de l'Harmonie musicale, du Rythme enchanteur... Qu'en reste-t-il, sinon des restes ?! Pour revenir, ce fameux troisième vers est hallucinant, recelant (quel sophisme...) un verbe antipoétique, qui ces derniers temps connote péjorativement et argotiquement : *vibrer*, qui en cette traduction, est monosyllabe !!! Le voilà : « Dès qu'il vibre, l'onde fait », que l'on pourrait réécrire, hélas, comme : *Dès qu'il vibre (fait vibrer), l'on défait*... Serait-ce là un exemple d'ambiguïté poétique ? Tant s'en faut...

Et comme pour démontrer que toutes les bonnes choses ne sont pas toujours trois, la quatrième s'ensuit (elle aurait pu nous en dispenser, tout de même...) : « Qu'une barque au bord frémissse ». Va pour un vers qui compte à peine 6 syllabes, mais deux mots qui commencent par la consonne dure B (et presque contiguës, ce qui fait penser à BB, ou à BD...) c'est trop, puis il y a lieu de se demander : fallait-il localiser dans le temps et l'espace une (possible) histoire d'amour, d'habitude atemporelle et a-spatiale ? Car universelle et presque partout la même... Et au bord de quoi, exactement ? Dans ce cas de figure, s'attendait-on que cette barque soit amarrée au milieu du lac, comme quoi l'amant était censé inviter sa bien-aimée à la rejoindre à la nage ? Bigre...

Voilà à titre de réparation, notre propre version :

« Un lac bleu, au milieu d'un bois
De jaunets d'eau est parsemé,
Faisant des ronds d'écume sur l'eau
Une petite barque s'y voit trembler. »

Dans la strophe suivante, A B rivalise de réductionnismes, à l'envi. Elle frise le ridicule, en mettant : « Et je vais, longeant la rive », comme si l'on pouvait longer une rive sans aller / marcher, alors là, pense-t-elle que le poète le faisait (ou aurait voulu le faire) en volant, ou en survolant la rive... Dans le deuxième vers de cette deuxième strophe, elle met les pieds dans les plats et doute du poète, de ses sentiments, de ce qu'il attende sa bien-aimée : « J'attends presque, à chaque pas », autrement dit, il doute, à chaque pas, de son envie de revoir son amante, alors là, ça passe notre entendement, tout en passant les bornes... ! De quel droit se fourre-t-elle le doigt dans l'œil d'Eminescu jusqu'au coude ?! Dans le 3^e vers, elle utilise le verbe *surgir*, qui renvoie à *faire irruption*, apparaît brusquement, alors qu'elle avait à sa disposition le verbe *jaillir* : se manifester soudainement, impétueusement, s'élancer, ce qui suggère l'*élan*, n'est-ce pas ? Mais le 4^e vers réussit à faire aller en fumée tout le reste : « Et s'abatte entre mes bras ». Certes, la même malheureuse suite de 6 vers... Enfin, voyons ce que nous dit le *Trésor de la Langue Française* : « S'abattre. [Le suj. est un inanimé, plus rarement un animal ou un homme] Tomber brusquement ou perdre sa position verticale, sous l'effet d'une force ou d'un choc violents. » Ensuite : « S'abattre sur. Tomber brusquement et violemment sur un être (animé) de manière à le priver de ses forces ou de sa vie ». Clair comme de l'eau de roche, n'est-ce pas ? On s'imagine déjà une femme épuisée d'avoir couru pour revoir son amant, et qui tombe *dans les pommes* dans les bras de son amant... Les lecteurs français doivent se taper le cul par terre en lisant de tels livres de pacotille ! Mal vous en a pris, madame, de vouloir vous mesurer à Eminescu... Le triste sort de ce Poète unique !!!

Modestement vôtre, nous vous présentons (et offrons) notre propre version *des faits* :

« Je me promène le long des berges,
L'oreille tendue, pris de langueur.
Je veux la voir jaillir des joncs,
Tendrement me presser sur son cœur. »

Dans la 3^e strophe, elle revient à la charge, débute par un Subjonctif qu'elle aurait pu éviter, use du verbe *chantonner*, alors que *murmurer* et surtout son déverbal : *murmure* étaient plus convenables (parce *chantonner* signifie : « Chanter à demi-voix. Synon. *fredonner* ». ou alors, toujours selon le TLF : *P. métaph.* [Le suj. désigne une bouillotte, une marmite sur le feu, une fontaine, un tramway qui glisse sur les rails]. Dans le 3^e vers, elle use de *barre* qui, en effet signifie : « Tige actionnant le gouvernail et, p. ext., tout dispositif servant à gouverner un bateau », mais ignore-t-elle vraiment, notre traductrice, qu'un vers ne devrait jamais se terminer en monosyllabe ?! Que l'harmonie et la

musicalité du vers en auront à pâtir ? Chez A B, ce sont *la barre* et *les avirons* qui prennent les devants, qui ont l'initiative, et non pas le Poète, qui vise par là à libérer / dégager ses mains afin d'embrasser son amante etc. Selon elle, le poète n'aurait jamais la moindre idée de ce qu'il doit faire... Comme si le Poète disait : Cela m'a échappé... Quoi donc ? La barre et les avirons... Où est donc passé le sens de l'humour et de la juste mesure ?!

Pour nous, traduire de la sorte un Poète comme Eminescu, c'est lâcher une bordée d'injures à son adresse, le traiter à toutes les sauces, de tous les noms... L'a-t-on obligée de le faire ? Lui a-t-on demandé de le faire ? Ne réalise-t-elle pas le désastre d'une telle traduction ? Dans le doute, abstiens-toi ! Et pendant que nous y sommes, voyons une version plus poétique (en toute modestie) :

Et sauter ensemble dans la barque
Par le murmure des vagues guidés,
Ensuite lâcher le gouvernail,
Les avirons abandonner.

La 4^e strophe est vouée au néant, d'entrée de jeu : *voguer sous le charme* est un non-sens, car *le charme* est un arbre (ce qui prête à l'équivoque !), ensuite, d'habitude il est préférable de flotter / voguer *sur* et non pas *sous*, et l'expression qu'elle vise est *être sous le charme*, mais là, elle se méprend une fois de plus, voyons le TLF : « Vx, littér. Formule incantatoire. Craindre, enseigner les charmes », et « Puissance magique ainsi produite. Synon. enchantement, ensorcellement, envoûtement. », donc, être sous le charme, c'est être sous l'effet d'une formule incantatoire... : « Être, tenir qqn sous un charme; briser, dissiper, rompre un charme. » Hélas, madame, hélas...

Dans le vers suivant, malgré l'élément liquide, elle s'imagine que la lune baigne les deux, et du rêve romantique du clair de Lune, il ne reste que des poussières, car la lune d'A B est... pâle (comme sa traduction...). Puis, ce » n'est pas le vent qui froisse (peut-il être antipoétique, ce verbe !) les roseaux, mais ce sont les roseaux / les joncs qui bruissent / frémissent au vent. Ce bruissement fait pendant au murmure de l'eau, n'ayant nullement une composante inesthétique, comme le laisse entendre la traductrice par le verbe *froisser* (nous suggérant aussi son déverbal *froissement*). Le dernier vers de la 4^e strophe est bien le der des ders, étant tout à fait cata(strophique) : « Unduioasa apa sune » devient chez elle, attention, attachez vos ceintures : « Que l'eau tinte, musicale... » Alors là, on aura tout vu ! Consultons le TLF : Tinter : « [Le suj. désigne une cloche, une sonnette ou un timbre] Produire un son métallique vibrant. Synon. résonner, sonner. » et « produire des sons semblables à ceux émis par une cloche ou une sonnette qui résonne. » ou : « Faire entendre des tintements selon un rythme donné pour annoncer un événement. Synon. sonner. Tinter le tocsin. » Les oreilles peuvent bien vous tinter, mais jamais l'eau, elle peut murmurer, chantonner... Pour comble d'infortune, elle postpose un adjectif : *musicale* après le verbe *tinter*, alors qu'elle aurait dû user d'un adverbe de mode : musicalement, tout au plus. Mais voyons ce que cela a donné dans notre réécriture :

Ainsi flotter, ensorcelés,
Au clair de la lune, douce et blonde –
D'ouïr les joncs bruire au vent
Et le tendre clapotis de l'onde !

Se non è vero, e ben trovato... (Si ce n'est pas vrai, c'est bien trouvé).

Comme de juste, vu que le début augure de la fin, sa traduction finit en queue de poisson... Chez A B, le Poète s'énervé, pique une colère blanche, marquée par la présence de l'Impératif (presque une injure, car très vocatif...), alors que chez le Poète, il n'en est rien... Le deuxième vers de la dernière strophe est une suite de mots sans... suite : « Seul, en vain, mon lourd fardeau », des mots

apparemment sans rapport entre eux, le fardeau devient sujet / actant ; l'équivoque guette cette strophe ; à lire les trois derniers vers, il résulte que son lourd fardeau est seul près du lac si bleu, qui tremble (qui ça ? le lac ou son lourd fardeau ?!), surchargé de grands lis d'eau... Oh là là, mon Dieu ! Une fois de plus, la traductrice se méprend sur le sens des mots : *surchargé* n'a rien à voir avec *încarcat* du roumain, où il signifie, répétons-le : *jonché, parsemé*, en fait au sens de : *orner, enjoliver* si l'on veut.

Nous craignons presque de tirer des conclusions, mais avant d'y procéder, voyons notre solution, pour le moins meilleure que la faribole que nous offre A B :

Mais elle ne vient pas. Solitaire,
J'ai beau souffrir et soupirer
Au bord de ce lac tellement bleu
De jaunets d'eau tout parsemé.

Pour en venir aux conclusions, jetons d'abord un coup d'œil à sa *Note sur la traduction*, d'où nous apprenons, avec un serrement de cœur, qu'elle a déjà publié trente poèmes d'Eminescu aux Editions de l'Aire de Lausanne, en Suisse. A notre grande surprise, et surtout à notre grand étonnement / ébahissement, la traductrice affirme avoir essayé de respecter / observer au plus près la prosodie originale. Voyez-vous, s'il est vrai que *Qui ne risque rien, n'a rien*, il n'en est pas moins vrai qu'on ne gagne pas à tous les coups... et vu les coups qu'elle a portés à Eminescu (dont plus d'un mortel...), elle ne pouvait pas y trouver son compte, d'autant moins y gagner... En tout cas, nous lui remercions pour nous avoir donné l'occasion d'écrire cette étude, en mettant la puce à l'oreille à ses lecteurs et admirateurs, mais aussi à d'autres amateurs de traduire les inégalables poèmes de MIHAI EMINESCU (Majuscule, s'il vous plaît !).

Si peu en chaut à un éditeur étranger s'il s'agit d'une bonne ou d'une mauvaise traduction, vu que cela peut avoir le don de flatter son orgueil personnel (tant mieux si les Roumains ont de tels mauvais poètes, par rapport aux nôtres !), nous nous demandons pourquoi des éditeurs respectables et honorables, comme Vitruviu, acceptent d'*acheter* les yeux dans la poche de telles inepties, car – et là, nous demandons pardon tant à la traductrice – que nous estimons pour ses qualités humaines et littéraires – qu'à l'éditeur, aucun vers, pas le moindre vers du superbe poème *LE LAC* traduit par Annie BENTOIU, n'est digne d'attention, ne mérite pas d'être retenu et nous nous demandons quel a bien pu être l'effet d'une telle lecture sur les f / Francophones, d'autant plus sur les francophiles... Désastreux, à n'en point douter !

Confusions, redondances, constructions superfétatoires, altérations de sens, équivoques et ambiguïtés antipoétiques, le rythme éminescien brisé, la musicalité cassée (bien qu'elle n'ait pas cassé les vitres !...). Au lieu d'un hymne à l'amour, à l'être aimé - en original, on lit en traduction une sorte de lamentation, pis encore de jérémiade, changeant jusqu'au sens éminescien de l'amour !

Cette traduction en tous points irrespectueuse d'Eminescu est une honte pour moi en tant que Roumain et traducteur, elle fait honte à Eminescu et à ses lecteurs (tous tant qu'ils sont encore...) et n'a pas le don d'éveiller l'admiration des étrangers pour les Lettres roumaines, pour le peuple roumain qui a pu donner un tel Poète comparable à Dante, Shakespeare, Ungaretti, Shelley... Mais cette piètre traduction ne fait que contredire ceux qui le comparent à ces Grands Poètes de la Littérature universelle, hélas ! Et pour cause !

Et là, je ne peux m'empêcher de relater une fois de plus ce qui m'est arrivé à Satu Mare en 1993, après que George Vulturescu a offert au Poète français Laurent BAYARD et à son compagnon, une antho de poèmes éminesciens traduits en français par Elisabeta Isanos ! A une heure du matin, j'ai entendu des

coups violemment frappés à la porte de ma chambre d'hôtel, des coups de pieds, peut-on se figurer ça ! J'ai ouvert tout de suite et Laurent B. a jeté le livre par terre, au milieu de la chambre et m'a asséné, avec véhémence : « Est-ce ça votre poète national ? Vous appelez ça poésie ? C'est une honte ! » Et de retourner dans sa chambre, sans autre forme de procès...

J'avais envie de hurler, de pleurer, car je n'y étais pour rien... J'étais allé moi-même aux éditions Litera pour leur proposer mes traductions d'Eminescu, mais je fus refusé quasiment impoliment, l'unique argument étant : « Nous avons déjà reçu la meilleure traduction possible ! ». On aura tout entendu ! Et dire qu'Eugen SIMION de l'Académie Roumaine a vanté les mérites de cette traduction-là..., le jour de la présentation et du lancement de l'antho, en grande pompe ! Quand nous lui avons demandé de reconsidérer son point de vue, il s'est dit désolé, car il n'avait pas eu le temps de feuilleter le dit volume, ayant fait confiance à l'éditeur...

Quels sont donc les ressorts intimes qui poussent de tels traducteurs à commettre de tels impairs ? Une question que je réitère, en toute innocence... Il faut tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler, dit le proverbe... Dans un premier temps, s'abstenir (je doute, donc je suis, n'est-ce pas ?) ce n'est pas en finir de traduire, mais l'occasion d'y réfléchir, d'y regarder de plus près, de tout bien peser dans la balance du juste milieu... Si l'on accepte que l'on doit ménager la chèvre et le chou, pourquoi ne pas accepter l'idée qu'il faut ménager tant l'auteur traduit, que le lecteur à qui cette traduction est destinée ? Pourquoi ambitionner de manger la chèvre et le chou, au lieu de les ménager ? Pourquoi manger la consigne ?...

C'est une traduction faite dare-dare, à la va-vite, « sur les genoux » comme on dit en roumain... A qui peut servir une traduction pareille, car elle ne rend que de mauvais services à la littérature roumaine, en la calomniant, tout en nuisant à la cause de notre image, de notre bonne renommée du moins dans le domaine des lettres, des arts et de la spiritualité ! Sans parler de l'image abîmée (on a abîmé son portrait, argotiquement parlant...) de notre plus Grand Poète ? Qui paiera les pots cassés ?! Les absents ont toujours tort, n'est-ce pas ? Eminescu est le grand absent et surtout le grand perdant, les lettres roumaines s'ensuivent et tout le peuple, car on ne savait rien nous autres de son intention de traduire de la sorte un tel poème et un tel Poète !

Nous concluons cette étude par une question-proposition : les grands projets d'envergure nationale, ne devraient pas des fois être soumis à l'attention et à la révision d'un conseil formé des grands traducteurs littéraires du moment ? Et si l'on obligeait les maisons d'édition de soumettre de telles traductions des grands représentants de la littérature roumaine, à l'attention et à l'approbation du Ministère roumain de la Culture ? Qui forme préalablement un tel conseil pour toutes les langues de circulation internationale ? A y réfléchir.

Bibliographie

Eminescu, Mihai (2000). *Cincizeci poeme / Fifty poems*. Translated in French by Annie Bientoiu. Bucharest: Vitruviu.